

du Sabbat : c'en était assez pour l'aspirer à leur mauvaise foi : " Jésus n'est point Fils de Dieu puisqu'il ne garde pas le Sabbat. Gamaliel eut un mouvement d'indignation. Quoi ! guérir, sauver, délivrer un homme d'une infirmité affreuse le renvoyer, joyeux et saisi, dans la vie, ce n'était pas faire l'œuvre de Dieu ! " Comment un pécheur opérerait-il de tels miracles ? " demanda-t-il froidement. Tous gardèrent le silence, et Gamaliel s'éloigna.

Et lui aussi, comme Nicodème eut des paroles tristes ; lui aussi eut des pressentiments cruels. Il sentait qu'une partie suprême se jouait entre le judaïsme tout entier, tel que l'avait fait la tradition des moeurs, et le doux réformateur si sûr de sa mission, si assisté de Dieu, mais si dédaigneux de tous moyens humains, si téméraire dans ses invectives brûlantes ! Et vraiment la lutte lui semblait trop inégale ! D'un côté la puissance, la domination sur le peuple, le droit de vie et de mort, la force au service de préjugés invincibles et de consciences fermées. De l'autre, ce jeune homme, enthousiaste et ardent n'ayant que son cœur pour orier : " Ils vous trompent. Ce formalisme étroit est la mort de toute religion et de toute âme. Dieu est Reprit. Venez ne l'approcher que dans la mesure où vous serez bons, droits, miséricordieux et purs, mais en réalité, mais par le fond de vos âmes. Car c'est l'Esprit qui vitifie ; la chair ne sert de rien. Il m'envoie. Lui et moi, nous ne sommes qu'un. Regardez, je suis la voie. Je suis la vérité, je suis la vie. "

Gamaliel suivait avec un intérêt passionné ce duel à mort. Toute la semaine des Tabernacles et les jours qui suivirent il ne quitta pas le Temple. L'âme du Christ l'attirait et le subjuguait. A chaque réponse par laquelle Jésus de Nazareth confondait ses adversaires, déjouant, d'un mot simple, leurs subtilités perverses, Gamaliel avait, malgré lui, le sourire ému du maître d'école mûr devant une jeune et belle intelligence qui s'affirme. Il le trouvait si grand, sentant, aux prises avec cette tourbe haïeuse qu'il dissipait qu'il réduisait à néant sans colère, d'un geste calme ! Et, peu à peu, ce phénomène

étrange se profilait d'une effraction très vive pour le caractère de Jésus, dans le doute sur sa mission.

Gamaliel aimait Jésus, et ses indignations saintes, la tendresse de ses paraboles, — celle du Bon Pasteur qu'il disait ces jours-là, — et la profondeur des paroles étranges qui le laissaient songeur des heures et des heures... Jamais, cependant, Gamaliel ne lui parlait directement. Il ne le questionnait pas. Mais il l'étudiait sérieusement ; et il acquiesça bientôt une foi absolue dans la belle droiture de cette âme.

Alors le dilemme se posa, précis, devant le maître. Si Jésus était le Christ, si inégales que fussent les chances, Dieu le délivrerait des mains de ses ennemis. Si comme il était plus vrai-semblable, le jeune Nazaréen n'était qu'un prophète aimé de Dieu pour la pureté de ses pensées et de sa vie, mais se vouant à une mission illusoire, se trouvant lui-même dans l'exaltation de son zèle, — un homme enfin, sans être un Dieu, — alors, il fallait le sauver. Il fallait le défendre à la fois de ses propres imprudences et de la rage des autres. Et Gamaliel se promettait de prévenir Jésus, si le danger devenait plus menaçant, et, s'il était nécessaire, de lui ouvrir sa demeure comme un asile. Il l'aimait.

Le soir, avec Suzanne et quelques amis, Nicodème, Lézare, le nouveau disciple de Béthanie et l'opulent Joseph d'Arimathie, le noble maître exposa sa pensée tout entière. Jamais il n'avait été plus éloquent, plus magnifique. Sa grande âme avait vainement volontairement la souffrance première ; il n'écartait plus de son cœur — de son enfant — l'influence étrangère ; et s'il avait encore au cœur une invisible morsure, ce fut pourtant, la main sur la brune et fine robe de Suzanne qu'il jura de sauver, s'il était possible, Jésus de Nazareth. La jeune fille fit des centres jusqu'à ses lèvres la main bénie. Elle était convaincue presque entièrement ; il restait dans le doute, mais, partis de points si différents, ils aboutissaient à une pensée commune : sauver le prophète.

Nicodème était croyant et craintif. Joseph d'Arimathie n'attendait qu'un signe